

**AUDREY
GAILLARD**

ventre vide

nouvelles

L'AUTEUR

Elle coordonne depuis 2011 des actions de prévention de l'illettrisme : lectures à haute voix et organisation annuelle d'un salon du livre jeunesse.

En 2008, l'atelier d'écriture auquel elle participe, avec Jean-Pierre Cannet, sera déterminant : il marque le début de l'écriture de *Ventre vide*. Depuis, elle poursuit son travail d'écriture, ponctué par des rencontres importantes telles celles avec François Bon et Roger Wallet.

Les auteurs qu'elle aime lire : Annie Ernaux, Jeanne Benameur, Nancy Huston, Laurent Gaudé...

<http://audreygaillard.over-blog.com/>

Distribution & diffusion : Hachette Livre

© éditions publie.net & Audrey Gaillard
« Tableau de couverture : Miroir – Hervé Guzerh (2014) »
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015
ISBN 978-2-37177-406-3
ISSN 2417-7954
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

**AUDREY
GAILLARD**

ventre vide

nouvelles

PRÉFACE DE
JEAN-PIERRE CANNET

publie.net
COLLECTION TEMPS RÉEL

Préface



Une écriture exorbitée

Un ton sec, cassé, cassant, pour un premier recueil de nouvelles écrit sans concession, abrupt, d'une jeune auteure dont on reparlera tant on sent d'emblée l'affirmation d'un style, des partis pris tenus, des prises de risque dérangeantes. Car ces écrits nous mènent au bord des règles sociales, des convenances. Ils sont âpres, parfois jusqu'au vertige.

Dans les textes qui ouvrent le recueil, D'où elle vient et Dans les marges, l'auteur nous raconte les relations douloureuses entre une fille et sa mère, mélange d'obligation et de culpabilité. Des phrases heurtées, des histoires qui rongent. Dans Deux amies d'enfance, l'amitié est faite de jalousie, de rancœur et de manipulations.

Un ton syncopé rythme ces fictions et maintient la tension dramatique. Dans Définitions on croit entendre battre le cœur de la narratrice : « On va dans sa voiture. Il met le chauffage. Je me déshabille. » Et plus loin dans la même nouvelle : « Ma tête appuyée contre

la vitre. Les gouttes de pluie glissent. Je descends en ville ». Ce qu'il y a de remarquable dans ce texte comme dans l'ensemble de ces nouvelles c'est bien l'absence de résolution. La vie continue dans le foyer de jeunes mères en difficulté mais qu'est devenue Salma ? Et Laure, la narratrice, comment va-t-elle s'en sortir ? Rien, jamais, n'est réglé. Tout peut encore basculer. Et l'on ne saurait dire quel est le meilleur des possibles quand le monde socialement correct reste une vaste énigme. Et du cœur de l'autre, des autres, que peut-on en attendre ?

Les trois premières phrases de *Ventre vide*, nouvelle éponyme, me semblent évocatrices de l'ensemble du recueil : « Son ventre est occupé. Je suis heureuse pour ma sœur. Ce n'est pas parce que moi je ne peux pas en avoir... » Le ventre est occupé, il est bien question d'occupation, comme par une force ennemie. La joie de l'autre n'est évidemment pas la sienne. Dire l'à-côté de ce que l'on ressent vraiment, pour apprivoiser un peu l'amertume, poser une distance factice, comme un sparadrap entre la chair et la raison. Le ventre de la narratrice restera vide, le constat est sans appel : « L'absent se plie sans danger ». Car, comme l'auteure l'écrit dans le même texte : « L'erreur est invisible. Elle est à l'intérieur ».

Des détails sont décrits avec infiniment de précision et le reste du monde semble alors disparaître ou n'en subsistent que de vagues contours, de lointaines rumeurs. Nous suivons les personnages pour entrer avec eux, avec

la même méticulosité et le même enfermement, dans le détail qui les possède. Par exemple, dans *Le jour n'est plus le même* : « Ma mère est de dos. Sa nuque dépasse du fauteuil ». Il y a là une application à voir, parfois jusqu'à l'obsession, jusqu'à la folie. Le réel, c'est quand on se cogne, écrivait Lacan. Dans ce recueil, le réel est dépecé, exorbité. Surexposé, le sujet se consume de l'intérieur. Comme la tache, dans *Les branches du lilas* se balancent : « Les bras encore coincés dans les manches, la tête dégagée, la tache est là, collante, sombre ». Dans *Bleu*, nouvelle à la brièveté remarquable qui clôt le recueil, l'obsession devenue clinique est à son paroxysme.

Des histoires de femmes d'aujourd'hui, d'amies ou de mères, en apparence ordinaires alors que le style saigne, qu'il flingue. Ces femmes sont en crise, chacune à sa manière, désir d'enfantement ou rejet ou indifférence à vivre. Même « Le bouquet de fleurs de lilas empeste la cuisine ». De ces crises dont on ne sort pas indemne, si l'on en sort. Des nouvelles qui laissent hors d'haleine tant elles sont cinglantes. Gaillard est une bouchère, elle dissèque les sentiments, en perce les abcès. Sniper, elle tire à vue sur ce qui dérange. Elle explore nos étages de rien, l'inanité, nos jachères d'âme. C'est qu'elle nous parle de nous, en creux, à la déchirure, au plus sensible de nous : humanité à fleur de peau, à fleur de nerfs.

Jean-Pierre Cannet

Corps de passage



Elles

Leurs langues se contorsionnent au rythme de leurs pas. Elles parlent fort comme pour recouvrir le bruit de leurs corps pressés et mécaniques frappant le béton. Elles ne se laissent pas rattraper par le vide. Le chemin s'encombre.

Lui

Ses pieds se lèvent peu du sol. La fatigue se colle à ses chevilles. Il fixe ce que les autres passants ne voient pas. Sa démarche est répétitive. Son espoir raclé dans le goudron déformé. Ses mots restent en lui. Tout reste en lui. Même la brume ne fait pas le tour. Elle pénètre.

L'autre

Ses propos se répandent comme de la boue. La mauvaise odeur de sa bouche perçue par celui qui l'écoute. Sa

voix est arrogante. Les mots frottent le fond de sa gorge avec laideur. Il fait l'effet d'un son rauque à mon oreille.

L'enfant

Il dessine de ses doigts, dans le vide, les crevasses de la route. Lui seul parle dans l'odeur de sa mère dont il ne voit que le dos. Sa mère tremblante devant les regards croisés, hurlante de peur.

L'homme et la femme

Leurs bouches pleines de larmes s'ouvrent comme une plaie. Les mots chuchotés se méfient de la nuit. Pour s'entendre, l'homme et la femme doivent s'approcher. Leurs peaux se frôlent et s'écorchent. Leurs mains familières n'osent pas se tenir. Corps vacillants, ils se recroquevillent comme leurs ombres sous le lampadaire.

Moi

Savent-ils que je les entends ?

Mon reflet dans la fenêtre. Immobile entre leurs déplacements.

D'où elle vient



Elle tire le tabouret calé sous la table et l'enjambe pour boire une troisième tasse de café depuis le début de l'après-midi.

« Pourquoi tu ne prends pas la chaise ? C'est plus confortable. »

Sa mère pose deux petites cuillères à côté de la sucrière, elle ne prend jamais de sucre.

« Alors, tu me le feras lire ton livre ? »

Elle avale une première gorgée, elle boit toujours très chaud. Elle tremperait bien un gâteau, elle a faim.

« Y'en a d'autres qui l'ont lu déjà ? »

Elle se lève pour se servir dans le placard. Son regard passe rapidement sur la photo posée sur le bord de la hotte. Une photo de sa sœur et elle, lycéennes. Cheveux longs, légèrement ondulés, les joues bien plus rondes que maintenant, la main crispée sur l'épaule de sa sœur, l'attente de sa mère derrière le photographe, impatiente, enjouée : depuis le temps qu'elle les voulait toutes les deux !

« Tu me le feras lire, hein ? Ce que j'ai hâte ! Je l'ai dit à mes collègues que tu avais écrit un livre. Elles voudront l'acheter aussi, c'est sûr. »

Elle ramasse du revers de la main quelques miettes de gâteau qu'elle jette dans l'évier en même temps qu'elle se lève. Elle embrasse sa mère, quitte la maison, un petit saladier de framboises pour faire plaisir aux enfants.

Elle rentre chez elle, une heure de libre avant la sortie d'école. Elle sort son ordinateur, s'installe sur la table basse. Elle a oublié les framboises dans la voiture. Un message de son amie, elle lui surligne dans son récit les phrases qu'elle a particulièrement aimées :

Je passe les journées qui suivent à fixer ma mère. Capter son regard, ses mains, lorsqu'elle prépare la table, s'habille, tourne les pages de son livre. Je la frôle, scrute le frisson, grandis son malaise. Je me lève la nuit. Retiens mon souffle au-dessus d'elle, la regarde dormir. Percer sa chair pour voir d'où je viens.